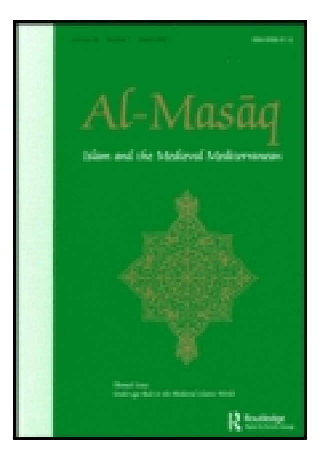


Al-Masaq

Publication details, including instructions for authors and subscription information:
http://www.tandfonline.com/loi/calm20

Les Idrissides: L'histoire contre son histoire

Chafik T. Benchekroun

Available online: 15 Dec 2011

To cite this article: Chafik T. Benchekroun (2011): Les Idrissides: L'histoire contre son histoire, Al-Masaq, 23:3, 171-188

To link to this article: http://dx.doi.org/10.1080/09503110.2011.617063

Al-Masāq, Vol. 23, No. 3, December 2011



Les Idrissides: L'histoire contre son histoire

CHAFIK T. BENCHEKROUN

ABSTRACT *It has become standard practice nowadays to begin Morocco's history with the Idrīsids. Today, Idrīs I and Idrīs II can be considered the Moroccan historical figures that are best known to Moroccans. Fez, established by the Idrīsids, remains a central place. The Qarawiyyīn, dating from the Idrīsid era, is the most famous and sacred mosque in the country. Nevertheless, the actual history of the two Idrīses, of the foundation of Fez and of that of the Qarawiyyīn continues to pertain to the realm of traditional collective imagination rather than of the academic discipline of history. This brief study proposes to review again current understandings of the Idrīsids, linking them with some new perspectives that allow for the formulation of new hypotheses.*

Keywords: Morocco; Fès (Fez), Morocco – Qarawiyyīn mosque; Idrīsids, dynasty; Ibn Abī Zar, author

Seul un ersatz de connaissance est disponible sur l'histoire idrisside. Car, il s'agit d'une dynastie qui n'a donné aucun auteur à l'historiographie arabo-musulmane. Son histoire s'est alors clairsemée dans des sources qui lui sont étrangères, que cela soit d'un point de vue géographique ou temporel. Cette absence de sources idrissides sera à l'origine d'un véritable quiproquo historiographique. Car, le tournant entre les VIIe et VIIIe/XIIIe et XIVe siècles mérinides voit sûrement une volonté politique de réécrire l'histoire originelle de Fès et donc celle des Idrissides. Un auteur tel Ibn Abī Zarʿ, que les Mérinides auraient nommé imam et prédicateur de la Qarawiyyīn, écrit en 726/1326 un ouvrage sur l'histoire de Fès depuis les Idrissides jusqu'aux Mérinides, qu'il dédie au sultan Abū Saʿīd ʿUthmān (718–731/1318–1331). Ouvrage qui deviendra rapidement célèbre, vu qu'il est utilisé à peine trois ans plus tard par un anonyme fassi,[1] et où sera entérinée de manière presque officielle l'idée que les deux rives de Fès ont été bâties par Idrīs II. Idée dont la fausseté à été démontrée depuis les travaux de Henri-Michel Lavoix,[2]

Correspondence: Chafik T. Benchekroun, Department of History, Toulouse – le Mirail University. E-mail: saduj.27@hotmail.com

[1] Il s'agit d'un manuscrit anonyme rédigé en 729/1329 s'inspirant très largement de l'ouvrage d'Ibn Abī Zarʿ (en copiant des paragraphes entiers). Il a été publié en annexe de l'ouvrage suivant: Ismāʿīl al-ʿArabī, *Dawlat al-adārisa mulūk Tilimsān wa-Fās wa-Qurṭuba* (Beyrouth: Dār l-Gharb l-islāmī, 1983).
[2] Henri-Michel Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale: Espagne et Afrique* (Paris, 1887–1896), p. XLIV, 377–378.

ISSN 0950–3110 print/ISSN 1473–348X online/11/030171-18 © 2011 Society for the Medieval Mediterranean
http://dx.doi.org/10.1080/09503110.2011.617063

Georges Séraphin Colin,[3] et Évariste Lévi-Provençal.[4] Dans l'ouvrage d'Ibn Abī Zarʿ, intitulé le *Rawḍ al-Qirṭās*, l'histoire de Fès et des Idrissides est idéalisée. A titre d'exemple, un *ḥadīth* apocryphe y est rapporté où Mahomet aurait loué la bonté des futurs habitants de Fès, presque deux-cents ans avant sa fondation.[5] Un autre exemple plus indicatif, Ibn Abī Zarʿ prétend qu'à la fondation de Fès, un Noir nommé ʿAllūn terrifiait les gens en les attaquant sauvagement pour les dépouiller de tous leurs biens, et qu'Idrīs II l'aurait fait exécuter. Cette exécution est interprétée comme un sacrifice rituel pour la fondation de Fès par Ambrosio Huici Miranda.[6] Mais, il faudrait plutôt rapprocher cet épisode (mentionné pour la première fois par Ibn Abī Zarʿ) de celui voulant que Marrakech porte le nom d'un Noir qui aurait semé la terreur parmi les voyageurs qui passaient près du site de la future capitale des Almohades.[7] Il ne peut s'agir donc que d'une extrapolation forte significative, vu qu'elle viserait à dépouiller l'histoire de la Marrakech capitale des Almohades pour orner celle de la Fès idrisside devenue capitale des Mérinides. Les Mérinides sunnites ayant succédé aux Almohades chiites, la dynastie d'Ibn Abī Zarʿ essaierait de réécrire l'histoire à son avantage. Car, tout le VIIIe/XIVe siècle sera consacré à la fondation d'écoles religieuses dans les principales villes marocaines où ne sera enseigné que la doctrine sunnite malékite (celle des Mérinides). Il s'agit alors d'un spectaculaire revirement historique, d'une réponse de la dynastie mérinide à la défunte dynastie almohade. Les Almohades, sous le règne de Yaʿqūb al-Manṣūr (580–595/1184–1199), ayant organisé des autodafés d'ouvrages traitant du malékisme, et ayant souvent puni cruellement tous ceux soupçonnés de suivre le courant malékite. Pour donner un nouvel exemple, le parallèle entre la fondation de Fās al-jadīd (Fès la nouvelle) par le sultan mérinide Abū Yūsuf Yaʿqūb et la fondation de la rive des Kairouanais par Idrīs II est troublant, comme l'a déjà démontré Herman Beck.[8] La volonté mérinide de s'approprier l'histoire idrisside est difficilement contestable. Le sultan mérinide Abū Saʿīd ʿUthmān s'est vite rendu compte que la vénération qu'avaient les Fassis pour la figure d'Idrīs II était de plus en plus grandissante jusqu'à frôler le fanatisme en 718/1318, lorsqu'une émeute faillit éclater à cause d'une rumeur voulant qu'Idrīs II serait apparu enveloppé de son linceul et sortant de son tombeau. Car, il faut dire que le VIIIe/XIVe siècle voit une montée en puissance du culte d'Idrīs II. Déjà, en 708/1308–09, un *faqīh* désireux de s'octroyer les faveurs divines, Abū Madyān Shuʿayb, avait restauré la mosquée al-Shurafāʾ à Fès avec le soin méticuleux de lui redonner l'apparence originelle qu'elle devait avoir lors de sa fondation par Idrīs II. Il faut dire qu'en ce VIIIe/XIVe siècle, les Mérinides se devaient de conforter l'assise idéologique de leur régime, menacée par la progression du soufisme dont les zélateurs tendaient à s'approprier l'histoire des Idrissides. Intelligemment, au lieu

[3] Georges Colin, "Monnaies de la période idrisite trouvées à Volubilis", *Hespéris* 22/2 (1936): 112–125.

[4] Évariste Lévi-Provençal, "La fondation de Fès", *Annales de l'Institut d'Études Orientales* 4 (1938): 23–53.

[5] *Histoire des souverains du Maghreb*, trad. A. Beaumier (Paris, 1860), p. 42.

[6] Ibn Abī Zarʿ, *Rawḍ al-Qirṭās*, traducido y anotado por Ambrosio Huici Miranda (Valencia: J. Nacher, 1964), p. 77, note 2.

[7] Cet épisode est mentionné par Ibn ʿAbd al-Wāḥid al-Marrākushī (m. 647/1249), donc quelques décennies avant Ibn Abī Zarʿ. Voir: *al-Muʿjib fī talkhīs akhbār al-Maghrib* (Beyrouth: Dār al-Kutub al-ʿilmiyya, 2005), p. 72.

[8] Herman L. Beck, *L'image d'Idrîs II, ses descendants de Fâs et la politique sharifienne* (Leyde: Brill, 1989), pp. 126, 127 et 128.

de se débarrasser brutalement de cette sorte d'épée de Damoclès qui pouvait les menaçait, les Mérinides vont au contraire s'en saisir et en revendiquer tout le lustre, passant ainsi au fil de l'épée le chiisme des Idrissides pour le ressusciter en un sunnisme malékite "mérinide", et donner à leur capitale d'alors, Fès, un prestige dont elle ne s'était sûrement pas soupçonné à l'époque.

Tous ces éléments, parmi tant d'autres, sont essentiels pour comprendre comment une étude sur l'histoire des Idrissides doit être menée. Certains des points les plus importants de cette histoire étant la fondation de Fès (encore aujourd'hui capitale spirituelle du Maroc), et la fondation de la Qarawiyyīn (encore aujourd'hui épicentre religieux du pays), il convient de s'y intéresser primordialement. L'histoire de ces deux fondations idrissides, magnifiée à l'époque mérinide, doit être considérée à travers une approche critique, avec une méfiance (voire une défiance) par rapport aux sources. Mais, tout d'abord, à propos de sources, leur nombre insuffisant et leur caractère tardif étant souvent déploré par les historiens, il ne serait sûrement pas de refus d'en présenter une nouvelle.

Une nouvelle source sur l'histoire idrisside

La version donnée par al-Bakrī (m. 487/1094), qui écrit vers 460/1068, sur la fuite d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh (futur fondateur de la dynastie idrisside) est très détaillée et intéressante. Elle concorde dans la plupart du temps avec celles que présentent les autres sources.[9] Son caractère précieux vient du fait qu'al-Bakrī cite un certain al-Nawfalī, plus précisément Abū l-Ḥasan ʿAlī b. Muḥammad b. Sulaymān al-Nawfalī, personnalité méconnue qui aurait été en contact, selon ses dires tels que les rapporte al-Bakrī, avec des personnalités idrissides (début IVᵉ/Xᵉ siècle?) chez lesquelles il aurait puisé l'essentiel de ses renseignements. La mémoire de son père parait aussi avoir été sollicitée. Son récit se révèle au fil des lignes d'une réelle importance par les informations rares qu'il fournit, et par le fait qu'il constituait le texte le plus ancien sur les Idrissides écrit par un auteur de l'Occident musulman qui soit parvenu jusqu'à aujourd'hui.[10] La plupart des historiens contemporains

[9] Pour l'intégralité de ce texte précieux revenir à: Abou Obeid Allah al-Bakri, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. De Slane (Paris: Maisonneuve & Larose, 1962), p. 118.

[10] Herman Beck considère que l'Abū l-Ḥasan al-Nawfalī d'al-Bakrī aurait emprunté son nom au Nawfalī utilisé par Ṭabarī (cet auteur aurait vécu à la fin du VIIIᵉ siècle) comme une de ses principales sources. Il faut dire qu'outre Ṭabarī, Abū l-ʿAbbās Aḥmad Ibn Ibrāhīm al-Ḥasanī (m. 352/964) a écrit un ouvrage s'intitulant *Kitāb al-Maṣābīḥ* dans lequel le même Abū l-Ḥasan al-Nawfalī semble être cité comme source lorsqu'il s'agit de raconter des évènements relatifs à la famille d'Idrīs. Voir: Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, *Akhbār Fakh wa-khabar Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh wa-akhīhi Idrīs Ibn ʿAbd Allāh*, ed. Māhir Jarrār (Beyrouth, Dār al-Gharb al-islāmī, 1995), pp. 24–27. Cet al-Nawfalī parait être le même qu'utilisent Ṭabarī et al-Bakrī, car il prétend lui-même raconter les évènements de la bataille de Fakh (169/786) directement d'après son père (lequel aurait connu personnellement Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh, le célèbre frère d'Idrīs), ce qui signifierait premièrement qu'il aurait vécu à la fin du VIIIᵉ siècle comme le pensait Herman Beck, et deuxièmement qu'il sollicite la mémoire de son père d'après cet auteur du IVᵉ/Xᵉ siècle comme il le fait chez al-Bakrī qui écrit en 1068. Cependant, Herman Beck pense également qu'al-Nawfalī modèle l'histoire des Idrissides à sa manière pour les montrer sous un jour sunnite. Voir: Beck, pp. 22–23 et 26. Mais, si al-Nawfali voulait vraiment montrer Idrīs I sous un éclairage sunnite, il n'aurait certainement pas insisté sur le fait qu'al-Shammākh était un célèbre savant chiite zaydite et que c'est à cause de cela justement qu'Idrīs I lui fit un grand accueil (ce qui fait donc supposer logiquement qu'Idrīs I était aussi chiite). Si al-Nawfalī voulait vraiment montrer les Idrissides sous une auréole de

reprennent cette version de l'histoire de la fuite d'Idrīs, vu qu'elle était apparemment l'unique. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

En effet, une autre version peut être confrontée à celle d'al-Bakrī. Il s'agit de celle qui figure dans un ouvrage historique écrit dans le premier quart du IVe/Xe siècle par un certain Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī. Cet ouvrage, dont il existe au moins trois copies manuscrites (deux à Sanaa, au Yémen, et une, la plus ancienne, datant de 638/1240, à Berlin), n'a été publié pour la première fois qu'en 1995 à Beyrouth par les soins de Māhir Jarrār. Son titre, littéralement traduit, donnerait: *Les informations relatives à Fakh, à Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh et à son frère Idrīs Ibn ʿAbd Allāh.* Il s'agit tout simplement du plus ancien ouvrage consacré à Idrīs Ibn ʿAbd Allāh. A ce jour, aucun historien n'a encore pris en compte cette source *absolument essentielle* dans une étude sur Idrīs I ou sur les Idrissides plus généralement. Ce travail actuel la sollicitera bien entendu très largement. Ibn Sahl al-Rāzī, qui est chiite (sûrement d'obédience zaydite comme les Idrissides), s'appuie à la fois sur des sources écrites aujourd'hui perdues allant de la fin du IIe/VIIIe siècle à celle du IIIe/IXe siècle, et sur des témoignages directs de descendants des *Ṭālibiyyīn* en question.[11] Il cite nommément parmi ses sources des personnalités chiites zaydites du IIIe/IXe siècle qu'il a peut-être pu rencontrer personnellement. L'une d'entre-elles est Muḥammad Ibn Manṣūr al-Murādī, un des plus célèbres savants zaydites, ayant habité à al-Kūfa, mort en 290/903.[12] Il est possible de déduire de ses dires qu'il aurait été contemporain de l'imam al-Nāṣir lil-ḥaqq al-Ḥasan al-Aṭrūsh (m. 304/916), ainsi que du propagandiste (*dāʿī*) al-Ḥasan Ibn al-Qāsim Ibn al-Ḥasan Ibn ʿAlī (m. 316/928).[13] De plus, certaines de ses sources semblent être les mêmes qu'utilisera quelques décennies plus tard le célèbre auteur du *Kitāb l-Aghānī*, Abū l-Faraj al-Iṣfahānī (284-356/897–967), dans ses *Maqātil al-Ṭālibiyyīn,* livre qui traite à peu près du même sujet que celui d'Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī.[14] A la même époque qu'al-Iṣfahānī, Abū al-ʿAbbās Aḥmad Ibn Ibrāhīm al-Ḥasanī (m. 352/964) cite Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī parmi ses sources lorsqu'il traite de la bataille de Fakh.[15] Un certain Ḥumayd Ibn Aḥmad al-Muḥalī (m. 652/1254?) dans un ouvrage dont le titre indique qu'il doit être de tendance hagiographique (*al-Ḥaqāʾiq al-wardiyya fī manāqib al-aʾimma al-zaydiyya*) le cite également.[16] Cependant, il faut avoir à l'esprit que ce dernier auteur (indubitablement de tendance chiite zaydite comme les Idrissides) n'est autre que le copiste du plus ancien manuscrit disponible de l'ouvrage d'Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, celui précédemment cité et datant de 638/1240 (conservé à Berlin).

Il faudrait alors confronter la version, celle que reprennent tous les historiens contemporains, d'al-Bakrī avec celle, encore inconnue, d'Ibn Sahl al-Rāzī. Al-Bakrī commence par là où commencent encore aujourd'hui les biographes d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh, par la bataille de Fakh. Elle s'est déroulée près de la Mecque, et a pris plus la forme d'un massacre que d'une bataille. Les troupes du calife abbasside

(*footnote continued*)
sainteté, il n'aurait certainement pas cité les vers de Muḥammad Ibn al-Samharī accusant indirectement Idrīs II d'être le fils de Rāshid (ancien esclave affranchi) et non pas d'Idrīs I.

11 Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, pp. 24–27.

12 *Ibid.*, p. 57.

13 *Ibid.*, p. 89.

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*, p. 284.

16 *Ibid.*, p. 91.

al-Hādī (r. 169–170/785–786) vinrent à bout du clan de l'illustre descendant de ʿAlī al-Ḥusayn al-Ṭālibī en 169/786. Idrīs Ibn ʿAbd Allāh fut l'un des rares à en réchapper et dut vivre caché quelques temps car il était ardemment recherché par les troupes califales. C'est à ce moment que surgit un personnage énigmatique: Rāshid. Al-Bakrī le présente comme un homme rusé et courageux qui pourrait peut-être être un affranchi (ou un "client"?) de ʿĪsā Ibn ʿAbd Allāh, un frère d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh.

Rāshid va alors rester auprès d'Idrīs pour l'aider à fuir les Abbassides. Combien de temps restèrent-ils ainsi cachés dans le Ḥijāz, et comment réussirent-ils à ne pas se faire remarquer? al-Bakrī dit très brièvement, et d'une manière quelque peu romancée, que pour faire fuir Idrīs, Rāshid le déguisa en son serviteur et se fit passer pour son maître. Le stratagème aurait été un succès et ils auraient réussi à se faufiler jusqu'en Égypte. Le caractère littéraire de ce récit avait maintes fois été souligné par différents historiens, mais, faute d'autres versions, avait été tout de même accepté. La version d'Ibn Sahl al-Rāzī devient alors d'un précieux secours. Cet auteur affirme qu'après avoir été blessé lors de la bataille, Idrīs et quelques-uns de ses compagnons furent recueillis secrètement par un *sayyid* (homme honoré et reconnu) des Khuzāʿa, dans un endroit discret d'une région montagneuse se trouvant sûrement encore dans les environs de la Mecque.[17] Idrīs et ses compagnons (son frère Yaḥyā, Ibrāhīm Ibn Ismāʿīl Ṭabāṭabā, et ʿAbd Allāh Ibn al-Ḥasan al-Afṭas notamment) restèrent chez ce protecteur jusqu'à guérir de leurs blessures, et en attendant que ceux qui furent mandatés pour les pourchasser abandonnent à l'usure. Le moment voulu, ce même homme des Khuzāʿa leur aurait apprêté une embarcation lui appartenant (dirigée par quelques uns de ses serviteurs) pour leur faire traverser la Mer Rouge à partir de *Maʿtaq* (immédiatement au nord de l'actuelle Djeddah?) en direction de la mythique terre des *Ḥabasha* (le Prophète y avait déjà envoyé certains de ses compagnons avant l'Hégire, d'où l'idée plausible d'une volonté d'Ibn Sahl al-Rāzī d'effectuer un parallèle avec la *Sīra*). Une fois tous embarqués, l'un des compagnons d'Idrīs, ʿAlī Ibn Ibrāhīm, aurait été victime de mal de mer et aurait prié instamment ses amis de faire demi-tour pour le faire revenir sur terre (pour l'histoire, il aurait été par la suite dénoncé aux Abbassides et jeté dans un cachot dans une prison d'Irak). A leur arrivée à ʿAydhab (un port de l'autre côté de la mer rouge, qui se trouverait au nord de Ḥalāyib, à l'Est de l'actuelle frontière entre l'Égypte et le Soudan), Idrīs et ses compagnons auraient été amicalement accueillis par le "souverain" de la région. Idrīs a sûrement dû rester au moins environ une année dans cette contrée, car le premier de ses compagnons à quitter la région (Ibrāhīm Ibn Ismāʿīl, qui sera d'ailleurs arrêté comme le précédent) eut le temps de s'y lier avec une autochtone et d'en avoir un enfant....[18] Donc, même en supposant que cet Ibrāhīm se soit pris une concubine dès le premier soir de son arrivée, il a au moins dû attendre neuf mois pour voir son enfant naître. Donc, ces neufs mois restent la période minimale qu'Idrīs a dû passer dans cette région au sud de l'Égypte. Après de longs mois passées sur cette terre d'accueil, Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh, qui semble avoir alors eu un

[17] *Ibid.*, p. 157.
[18] *Ibid.*, p. 158.

plus grand ascendant spirituel[19] que son frère Idrīs, aurait décidé de reprendre la propagande de son défunt cousin al-Ḥusayn Ibn ʿAlī en sa faveur. Il aurait alors envoyé trois "missionnaires" (?) vers l'Irak, trois vers l'Égypte et trois vers le Maghreb. Ces trois derniers étaient son frère Idrīs, un certain Isḥāq Ibn Rāshid (qui ne peut être que le Rāshid dont parlent toutes les sources[20]), et une troisième personne inconnue.[21] Ces dernières informations que donne Ibn Sahl al-Rāzī éclaircissent donc l'histoire du voyage d'Idrīs vers le Maghreb. Il y aurait donc été envoyé comme propagandiste de la cause de son frère.

Déjà, dans les années 50, l'intellectuel marocain Allal al-Fassi, avançant une source peu usitée, le *Kitāb al-marjiʿ al-Shāfiʿ* de l'imam zaydite al-Manṣūr bi-llāh ʿAbd Allāh Ibn Ḥamza (m. 614/1217), pensait qu'après la bataille de Fakh, où son frère Muḥammad Ibn ʿAbd Allāh trouva le mort, Idrīs Ibn ʿAbd Allāh se serait dirigé vers le Maghreb en tant que *dāʿī* (propagandiste ou missionnaire) de son autre frère, Yaḥyā. Al-Fassi pensait qu'après avoir réussi dans sa mission, Idrīs aurait décidé de récolter lui-même les fruits qu'il avait semé en faisant alors sa propre propagande.[22] Cette idée marginale à l'époque se révèle aujourd'hui plus acceptable, car l'ouvrage d'Ibn Sahl al-Rāzī, publié pour la première fois seulement en 1995 (c'est-à-dire une vingtaine d'années après la mort d'Allal al-Fassi), confirme cette théorie en la consolidant de nombreux détails probants.

Cette activité de Yaḥyā, aussi discrète qu'elle a dû être, arriva rapidement aux oreilles de Hārūn al-Rashīd (r. 170–193/786–809) qui fit répandre des nuées d'espions pour retrouver ces émissaires. Lorsque Yaḥyā le sut, il prit un grand soin à sécuriser le voyage de son frère Idrīs, en envoyant avec lui un certain Falīt Ibn Ismāʿīl muni d'une lettre pour un chiite nommé Abū Muḥammad qui devait sûrement faciliter le voyage d'Idrīs en Égypte. Mais, le détail qu'il faut absolument noter ici et qui résout de nombreuses questions qui ont taraudé les historiens des Idrissides, c'est la lettre que va envoyer Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh à Wāḍiḥ (qui aurait eu comme surnom al-Miskīn selon Ibn Khaldūn [732–808/1332–1406][23]) le "maître des postes" d'Égypte, qui, ajoute Ibn Sahl al-Rāzī, était secrètement chiite. Dans cette lettre, Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh demande à Wāḍiḥ de faire passer son frère Idrīs secrètement vers le Maghreb.[24] Ce détail est extrêmement important car il résout logiquement les doutes qu'a suscités le succès du voyage d'Idrīs, ainsi que l'aide providentielle de Wāḍiḥ. Aucune autre source ne stipule ce détail, seul cet auteur chiite et bien informé du tout début du IVᵉ/Xᵉ siècle le précise. al-Bakrī, via al-Nawfalī, parle par exemple du passage d'Idrīs au Maghreb d'une manière plus longue mais sans mentionner les informations cruciales d'Ibn Sahl al-Rāzī. Le récit d'al-Bakrī devient alors romanesque. Le voici: une fois là-bas (la ville n'est pas précisée, même si Ibn Khaldūn dit Alexandrie,[25] et qu'il ne puisse s'agir que de

[19] Juste avant la bataille de Fakh, à La Mecque, l'appel à la dernière prière collective (*iqāmat al-ṣalāt*) sera l'apanage de Yaḥyā Ibn ʿAbd Allāh, al-Ḥusayn al-Fakhī dirigera la prière. Symboliquement, Yaḥyā est alors comme la personne la plus légitime à revendiquer le califat après son cousin al-Ḥusayn. Voir: Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, p. 290.

[20] Noter au passage qu'Isḥāq est le prénom du chef des Awarba qui va accueillir Idrīs à Volubilis.

[21] Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, p. 163.

[22] Beck, p. 38, note 2.

[23] Ibn Khaldūn, *Kitāb l-ʿibar wa-dīwān al-mubtadaʾ wa-l-khabar fī ayyām al-ʿarab wa-l-ʿajam wa-l-barbar wa-man ʿāṣarahum min dawī sulṭān al-akbar*, tomes I-VIII (Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmiyya, s. d.), tome IV, p. 9.

[24] Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, pp. 169–170.

[25] Ibn Khaldūn, I: 9.

Fusṭāṭ), Rāshid et Idrīs errent dans les rues et ne savent que faire, presque assurés de se faire arrêter à tout instant. Fatigués, ils s'asseyent sur le perron d'une belle maison.[26] Le propriétaire les aperçoit et déduit immédiatement de leurs habits qu'ils viennent du Ḥijāz, c'est alors qu'il les salue et que s'engage une conversation où Idrīs reste taciturne. C'est Rāshid qui prend la parole et, en fondant sa franchise dans son éloquence, essaie de convaincre celui qui n'est autre que Wāḍiḥ (un affranchi, ou un "client", de Sāliḥ le fils de l'ancien calife abbasside al-Manṣūr[27], occupant le poste clé de "maître des postes, ou, pour être moderne, de directeur de la sûreté"[28]) que son compagnon est un prestigieux descendant de ʿAlī, recherché par le pouvoir abbasside après la bataille de Fakh. Une fois ce secret avoué, Rāshid[29] lui demande de les aider à gagner le *Bilād al-Barbar* (Maghreb), contrée encore relativement indépendante vis-à-vis du califat où Idrīs pourrait plus facilement fuir l'ire abbasside qui le pourchasse. Une fois son récit terminé, bizarrement, Wāḍiḥ, qui travaille pour les abbassides, accepte de les cacher chez lui et de se débrouiller pour les faire passer jusqu'au Maghreb. Al-Bakrī ne s'étonne même pas de ce miraculeux retournement de situation et continue son récit tout à fait normalement. Comment l'un des hommes les plus puissants d'Égypte, l'un des plus hauts représentants de l'empire abbasside, accepterait-il d'héberger secrètement un homme recherché activement par les autorités de ce même empire abbasside, un Alide de surcroit? Car, il ne faut pas oublier qu'en 145/762, de manière contemporaine à la révolte alide de la Mecque menée par la famille d'Idrīs, un complot alide avait été tenté contre l'autorité abbasside de Fusṭāṭ, et déjoué dans le sang.[30] La question parait encore plus insoluble lorsque le lecteur sait que ce même Wāḍiḥ sera mis à mort rapidement après cette trahison par le vindicatif Hārūn al-Rashīd. Donc, pourquoi Wāḍiḥ a-t-il osé courir ce risque qui va lui coûter sa vie? Al-Bakrī n'en dit rien dans sa version des faits, sûrement parce qu'il n'est pas aussi bien informé que ses homologues orientaux. En effet, d'autres auteurs, pourtant plus avares en informations qu'al-Bakrī, ajoutent un élément capital qui éclaircit quelque peu cette énigme. Al-Ṭabarī (m. 310/923),[31] Ibn al-Faqīh (qui écrit en 290/903)[32] et Ibn al-Athīr (m. 630/1233)[33] (pour ne citer que ceux-là)

[26] Abou Obeid Allah al-Bakri, p. 123. Noter qu'en arabe Abū Laylā s'écrit pratiquement de la même manière que Volubilis.

[27] Abū Isḥāq Ibrāhīm Ibn al-Qāsim al-Raqīq, *Tārīkh Ifrīqiyya wa-l-Maghrib* (Beyrouth: Dār l-Gharb al-islāmī, 1990), p. 179.

[28] al-Yaʿqūbī, *Les pays*, trad. Gaston Wiet (Le Caire: Institut français d'archéologie orientale, 1937), p. VII. Il convient de noter que Wāḍiḥ est l'arrière grand-père d'al-Yaʿqūbī, célèbre géographe arabe du IXe siècle. En ce qui concerne sa fonction de "maître des postes", il faut dire qu'al-Kindī, auteur du IVe/Xe siècle, dans son livre, *al-Wulāt*, ne mentionne pas Wāḍiḥ à ce poste, mais dit tout de même qu'il fut *wālī* d'Égypte pendant trois mois en 162/778–79. Ce qui pousse à penser qu'il aurait pu occuper la fonction de "maître des postes" quelques années à peine plus tard. Voir: Saʿd Zaghlūl ʿAbd al-Ḥamīd, *Tārīkh al-Maghrib al-ʿarabī*, tomes I-VI (Alexandrie: Munshaʾat al-maʿārif, 2003) tome II, p. 425, note 13. Ibn ʿAbd al-Jalīl al-Tanasī (IXe/XVe siècle) ajoute à Wāḍiḥ le surnom "al-Ḥimyarī". Voir: Ismāʿīl al-ʿArabī, p. 279.

[29] Il est permis de penser qu'al-Nawfalī ait voulu remplacer les affinités chiites entre Yaḥyā et Wāḍiḥ pour expliquer l'aide qu'apporte ce dernier à Idrīs, par un rôle exagéré de Rāshid en Égypte . . . .

[30] al-Kindī, *Wulāt Miṣr*, ed. Ḥusayn Naṣṣār (Beyrouth: Dār Ṣādir, 1959), pp. 133–136.

[31] Abū Jaʿfar Muḥammad Ibn Jarīr al-Ṭabarī, *Tārīkh al-umam wa-l-mulūk*, tomes I–XII (Beyrouth: Dār al-Tūrāth, s. d.) tome VIII, p. 198.

[32] Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī, *Kitab al-Boldân* [Bibliotheca geographorum arabicorum] (Leyde: Brill, 1967), p. 84.

[33] Ibn al-Athīr, *al-Kāmil fī l-tārīkh*, tomes I-XII (Beyrouth: Dār Ṣādir, 1979) tome VI, p. 92.

précisent que Wāḍiḥ était chiite. Un certain Aḥmad Ibn al-Ḥārith Ibn ʿUbayda al-Yamanī, que cite pourtant al-Bakrī, affirme aussi que ce Wāḍiḥ (qu'il dit être l'affranchi de Ṣāliḥ Ibn al-Manṣūr) avait un penchant pour le chiisme.[34] D'autres auteurs postérieurs comme Ibn al-Khaṭīb (m. 774/1374), Ibn Khaldūn, ou encore al-Tanasī (m. 899/1494) confirment le chiisme de Wāḍiḥ.[35] Car, un chiite aidant un autre chiite est beaucoup plus facile à comprendre qu'un haut représentant sunnite de l'empire abbasside aidant un chiite recherché par le pouvoir central de ce même empire abbasside. Toutefois, avec les informations essentielles que donne Ibn Sahl al-Rāzī, le doute disparaît complètement pour laisser place à une sérénité réconfortante pour l'historien.

Sur la fondation de Fès

Évariste Lévi-Provençal a soutenu que Fès (l'actuelle *ʿUdwat al-Andalus*) doit avoir été fondée par Idrīs I, et non par Idrīs II selon une tradition historiographique tenace.[36] Quoiqu'il faille reconnaître cette avancée de l'histoire sur la tradition, il est possible de se montrer encore plus précis sur l'histoire de la fondation de Fès. Car, à bien considérer les recherches entreprises par Georges Colin sur la numismatique idrisside,[37] il est déductible que les dernières monnaies frappées au nom d'Idrīs I le furent en 179/795 (même après sa mort, en 175/791, on continua à frapper à son nom durant quatre années), et les premières au nom d'Idrīs II en cette même année (179/795)[38] (il n'avait alors que trois à cinq ans, selon les sources).

L'atelier de Tudgha fournit des dirhams au nom d'Idrīs I, datant respectivement de 174/790, 175/791, 177/793, 178/794, 179/795,[39] c'est-à-dire soit du vivant d'Idrīs I, soit jusqu'à quatre ans après sa mort. Le descendant alide a eu pour capitale Volubilis, et en effet des pièces de monnaie frappées à son nom à Volubilis ont été retrouvées, elles datent respectivement de 173/789–90, 174/790–91 et 176/792–93 c'est-à-dire du vivant d'Idrīs I, et environ un an après sa mort. Alors que pour Fès, la plus ancienne pièce de monnaie disponible date de 185/801,

[34] Abou Obeid Allah al-Bakri, p. 121.

[35] Lisān al-Dīn Ibn al-Khaṭīb, *Aʿmāl al-aʿlām* (Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 2003), p. 372. Ibn Khaldūn, 11. Voir aussi le témoignage, bien que très tardif, d'al-Nāṣirī: Shihāb al-Dīn al-Nāṣirī, *al-Istiqṣā li-akhbār duwal al-Maghrib al-aqṣā,* tomes I–III (Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, s. d.) tome I, p. 124.

[36] Lévi-Provençal, "La fondation de Fès", pp. 23-53. Il faut noter, chose surprenante, que 78 ans avant Lévi-Provençal, en 1860, Auguste Beaumier affirmait (sans avancer aucune preuve, et peut-être en confondant les deux Idrīs) que Fès avait été fondée par Idrīs I. Voir: *Histoire des souverains du Maghreb*, p. I de l'Avertissement: "... Edriss, cinquième descendant d'Ali, gendre du Prophète, qui, en l'an 788 de Jésus-Christ, chassé de l'Arabie, arrive dans le Maroc, y propage l'islamisme, bâtit Fès et fonde la dynastie des Edrissites ...". Un historien plus récent comme Christophe Picard affirme que Fès fut fondée en 804. Voir sa préface au grand ouvrage d'Henri Pirenne: *Mahomet et Charlemagne* (Paris: Quadrige/PUF, 2005), p. XXVIII. Ceci alors qu'une historienne comme Maya Shatzmiller dit qu'elle fut fondée en 810. Voir: *L'historiographie mérinide Ibn Khaldûn et ses contemporains* (Leiden: E. J. Brill, 1982), p. 26.

[37] Colin, "Monnaies de la période idrisite trouvées à Volubilis", pp. 112–125.

[38] Un dirham unique existe au nom d'Idrīs II frappé à Tudgha en 179/795 et que ni Eustache ni Brèthes ne mentionnent. Il était en vente sur un site internet spécialisé en numismatique arabo-islamique (vcoins.com).

[39] Colin, *idem*.

et surtout est anonyme.[40] Henri-Michel Lavoix dit, en 1891, que c'est un certain Tiesenhausen qui aurait le premier découvert cette monnaie. En tout, il existe au moins trois monnaies frappées à Fès avant sa date traditionnelle de fondation, la première date de 185/801, la deuxième de 189/805, la dernière de 181/796 à 189/805 (pièce en partie illisible). La plus ancienne de ces dates (185/801) se révèle d'autant plus intéressante qu'un grand auteur comme Ḥasan al-Wazzān (Léon l'Africain) (m. vers 1548) la présente comme la véritable année de fondation de Fès.[41] Cet auteur est d'une objectivité rare. Loin de Fès (il écrit à Rome), il affirme, à titre d'exemple, à raison que les Idrissides étaient des chiites (alors que tous ses contemporains s'obstinaient à les voir comme des sunnites malékites). Cette date se situe donc environ dix ans après la mort d'Idrīs I, à une époque où son successeur officiel n'avait pas encore dix ans et où une sorte de "régence" semble avoir été effectuée par Rāshid, le fidèle serviteur d'Idrīs I, et tout aussi fidèle précepteur et mentor d'Idrīs II. Arrivé à ce stade, il faut préciser (et cette étude le démontre pour la première fois) que Rāshid a déjà fait frapper monnaie à son nom à Volubilis sous le nom de Rāshid Ibn Qādim.[42] Deux *fulūs* ont été retrouvés, l'un frappé à Volubilis, l'autre frappé à Tāhirt (ce qui envisagerait une conquête temporaire de cette ville voisine de Tlemcen par Rāshid, d'où la volonté fébrile d'Ibrāhīm Ibn al-Aghlab de déstabiliser l'entité chiite, et ses complots successifs qui finiront par l'assassinat du mystérieux "régent" . . .). C'est Georges Séraphin Colin qui présente ces deux *fulūs* (sans dates), dans un article de la revue *Hespéris* publié en 1936. Il affirme avoir reçu l'autorisation de les publier de la part de Louis Chatelain, directeur des Services des Antiquités du Maroc de l'époque. L'un est frappé à Volubilis, l'autre à Tāhirt par un certain Rāshid Ibn Qādim. Ce dernier ne peut-être que le Rāshid de toutes les sources qui a gouverné (et régné ?) comme "régent" entre les deux Idrīs. Car, il faut dire que la plus récente pièce connue à avoir été frappée à Volubilis date de 199/814–15 et porte le nom d'Idrīs II. Toutefois, Georges Colin suppose que c'est impossible que ce Rāshid Ibn Qādim soit le fameux Rāshid vu que Muḥammad al-Kattānī affirme que Rāshid s'appelait Ibn Mensa ou Ibn Murshid . . . . Cependant, il omet de dire que ce Muḥammad al-Kattānī est un hagiographe marocain qui a écrit au XIXe siècle (c'est-à-dire onze siècles après les faits, 1100 ans) et il prétend donner le nom complet de Rāshid alors qu'aucun auteur médiéval ne s'en montre capable . . . . Donc, d'où cet hagiographe du XIXe siècle a-t-il rapporté ces informations? De plus, l'un des noms qu'il avance est apparemment inventé, car, en plus de bien rimer (Rāshid Ibn Murshid) Murshid veut dire guide . . . . Rāshid ayant guidé le futur Idrīs I de La Mecque jusqu'à Volubilis . . . .[43] Ce n'est en effet qu'au XIXe siècle que des noms circuleront dans des ouvrages hagiographiques pour être donnés à Rāshid. Ainsi, un autre auteur maghrébin du XIXe siècle (né à Mostaganem en 1202/1787 et mort en Libye en 1276/1859), Muḥammad Ibn ʿAlī al-Sanūsī, appellera Rāshid dans un même ouvrage tantôt Rāshid Ibn Murshid al-Qurashī, tantôt Rāshid Ibn Murshid

[40] Voir: Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale: Espagne et Afrique*, pp. XLIV, 377–378.
[41] Léon l'Africain, *Description de l'Afrique* (Paris: Maisonneuve, 1981), p. 179.
[42] Colin, 118.
[43] Voir pour cette version apocryphe: Muḥammad al-Kattānī, *al-Azhār l-ʿAṭira* (lith. Fès, 1314 AH), pp. 99–100.

al-Zubaydī, tantôt Rāshid Ibn Munṣit al-Awrabī, sans jamais expliquer cette diversité de noms.[44] Il vaut donc mieux ne pas se fier à ses noms divers et variés qui apparaissent chez les hagiographes maghrébins du XIXe siècle, lesquels se soucient plus dans leurs ouvrages de raconter les "miracles" réalisés par des personnalités élevées au rang de Saints que de s'adonner à un sérieux travail historique.

Donc, Rāshid était investi durant sa régence d'une autorité suffisamment puissante pour pouvoir frapper monnaie à son nom, même dans la capitale qu'était Volubilis.... Ce même Rāshid dont un auteur maghrébin comme al-Raqīq (m. 418/1027 environ) assure qu'il ambitionnait même de conquérir l'Ifrīqiyya après avoir vu son pouvoir de plus en plus s'étendre et se consolider.[45] Voilà ce qu'il est possible de déduire de ces informations pourtant laconiques:

1. Les monnaies existantes au nom d'Idrīs I lui sont soit contemporaines soit postérieures d'un à quatre ans, et concernent soit sa capitale Volubilis, soit d'autres villes lointaines comme Tudgha, *mais jamais Fès.*
2. La plus ancienne monnaie frappée à Fès est surtout et avant tout anonyme, de surcroît, elle date d'environ dix ans après la mort d'Idrīs I, et de deux ans avant la *bayʿa* prématurée du futur Idrīs II alors âgé d'environ dix ans.
3. A l'époque où cette pièce de monnaie a été frappée, c'est Rāshid, l'ancien compagnon (affranchi ou "client") d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh qui assurait la "régence" depuis une dizaine d'années, en attendant la majorité du futur Idrīs II. Rāshid a déjà frappé monnaie à son nom dans la capitale qu'était Volubilis, et donc jouissait d'une autorité souveraine.

Tous ces derniers éléments réunis peuvent permettre de penser à la probable éventualité qui voudrait que Rāshid, l'ancien affranchi et donc ancien esclave,[46] ait pu être celui qui a fondé Fès....

Ceci est incontestable, si les premières monnaies frappées à Fès (étant sûrement contemporaines à sa fondation) datent, comme celle que possède l'université de Kharkhov, d'environ 185/801, ou d'un peu plus tôt. Car, il faut le répéter une nouvelle fois, aux environs de 185/801, Idrīs I est mort depuis dix ans (donc Idrīs I ne peut avoir fondé Fès), et le jeune et futur Idrīs II est un enfant qui a au maximum dix ans (il ne peut lui aussi avoir fondé Fès, sauf si c'est réalisé symboliquement en son nom). Donc, celui qui gouverne réellement à l'époque, qui est le "régent" en quelque sorte, l'ancien esclave, Rāshid, ne peut être que le seul, capable et habilité, a pouvoir légitimement prendre la décision de fonder une ville, en l'occurrence, ici, la ville de Fès.

Ces dernières affirmations paraîtraient très solides s'il n'existait, aux dires de Lévi-Provençal, trois sources médiévales prétendant que Fès aurait été bâtie en 172/788–789 par Idrīs I, toujours selon Lévi-Provençal. Ces sources seraient al-Rāzī (Andalou du IVe/Xe siècle, mais dont les propos, perdus, ne seraient cités qu'au VIIe/XIIIe siècle par Ibn al-Abbār [m. 658/1260]), Ibn Saʿīd (m. 685/1286) et l'auteur anonyme de la *Zahra al-manthūra* (VIIIe/XIVe siècle), mais ce dernier

[44] Muḥammad Ibn ʿAlī al-Sanūsī, *al-Durar al-saniyya fī akhbār al-sulāla al-idrīsiyya* (Beyrouth: Dār al-Qalam, 1986), pp. 10, 52, 65. L'auteur prétend aussi que Rāshid fut le frère de lait d'Idrīs tout en affirmant en même temps qu'il fut son *mawlā* (p. 10).

[45] Abū Isḥāq Ibrāhīm Ibn al-Qāsim al-Raqīq, p. 178.

[46] L'historien espagnol Ambrosio Huici Miranda traduit aussi *mawlā* par affranchi (*liberto*). Voir: Ibn Abi Zarʿ, p. 31.

n'aurait fait que citer al-Rāzī, selon Lévi-Provençal lui-même, ce qui réduit ces sources de trois à deux.[47] Ces deux sources doivent être méticuleusement disséquées, car la façon évasive avec laquelle elles ont été présentées par Lévi-Provençal invite à les revisiter de fond en comble.

En suivant la démarche entreprise par Ismāʿīl al-ʿArabī,[48] il faudrait analyser ces deux sources l'une après l'autre (l'auteur de la *Zahra al-manthūra* ayant copié al-Rāzī selon Lévi Provençal, il est inutile de l'étudier):

1. al-Rāzī: L'œuvre d'Abū Bakr Muḥammad al-Rāzī (m. 344/955) est perdue et seules des bribes en sont citées chez des auteurs postérieurs. Les quelques phrases qui importent ici sont citées par Ibn al-Abbār (VIIe/XIIIe):[49]

> . . . al-Rāzī raconte qu'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh arriva au Maghrib en l'an soixante-douze [sous-entendu 172/788] durant le mois de ramadan en fuyant Abū Jaʿfar [le calife abbasside al-Manṣūr], c'est alors qu'il arriva à un endroit appelé Ulīlī [Volubilis] sur la rivière al-Zaytūn. Des tribus berbères se réunirent autour de lui et le choisirent à leur tête, et elles construisirent la ville de Fās . . . .

Chose très importante, al-Rāzī ne dit pas qu'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh a fondé Fès, mais que ce sont les tribus berbères qui construisirent la ville, et de plus sans donner la date de fondation de cette ville. La seule date qu'il avance est celle de l'arrivée d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh à Volubilis, c'est-à-dire la date de 172/788. La même date que Lévi-Provençal avance comme celle de la fondation de Fès. Donc Lévi-Provençal a fait dire à al-Rāzī quelque chose qu'il n'a pas dit. Tout au mieux l'aurait-il sous-entendu. al-Rāzī qui est le seul à avancer la date de 174/790[50] comme celle de décès d'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh alors que tous les autres auteurs avancent les dates de 175/791 ou encore postérieurement de 177/793. al-Rāzī qui prétend que Muḥammad Ibn Idrīs passa son règne dans le lucre et le stupre alors qu'il le confond avec Yaḥyā Ibn Yaḥyā Ibn Idrīs.[51] al-Rāzī qui prétend que ce même Muḥammad Ibn Idrīs n'eut pas de descendance[52] alors que deux de ses fils (ʿAlī Ibn Muḥammad et Yaḥyā Ibn Muḥammad) régnèrent sur Fès après lui, dont ʿAlī Ibn Muḥammad qui lui succéda immédiatement et dont il existe plusieurs pièces de monnaie datées à son nom qui corroborent le récit unanime de tous les autres auteurs . . . al-Rāzī qui prétend qu'Idrīs Ibn ʿAbd Allāh fuyait les troupes du calife Abū Jaʿfar (le calife abbasside al-Manṣūr), alors qu'il fuyait en réalité celles du calife al-Hādī vu que sa fuite se passe entre 169/786 et 172/788 et que le calife al-Manṣūr régna entre 137/754 et 158/775 . . . . al-Rāzī qui prétend que les *Rabaḍīs* de Cordoue furent accueillis à Fès à l'époque d'al-Qāsim Ibn Idrīs (?) et non sous Idrīs II comme l'affirment toutes les autres sources . . . .[53] Ceci dit, faut-il vraiment faire

[47] É. Lévi-Provençal, *idem*.
[48] Ismāʿīl al-ʿArabī, pp. 93–98.
[49] Il faut noter qu'Ibn al-Abbār cite ce passage dans la partie consacrée à Idrīs II et n'en parle pas du tout dans la partie, antérieure, consacrée à Idrīs I (où il devrait logiquement se trouver). Voir: Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-sayrāʾ*, ed. Ḥusayn Muʾnis, tomes I–II (Le Caire: Dār l-Maʿārif, 1985), tome I, pp. 54–55. Ainsi que: Ismāʿīl al-ʿArabī, p. 93.
[50] *Ibid.*
[51] *Ibid.*, p. 94.
[52] *Ibid.*, p. 95.
[53] Ibn al-Abbār, p. 194.

dire à al-Rāzī quelque chose qu'il n'a pas dit sur un sujet qu'il semble ne pas du tout maitriser?[54]

2. Ibn Saʿīd al-Maghribī: A l'instar des propos d'al-Rāzī, ceux d'Ibn Saʿīd traitant de la fondation de Fès sont perdus, mais son cités par al-Qalqashandī[55](755–821/1355–1418). Cette fois-ci, ce sont des paroles claires et assurées. al-Qalqashandī prétend qu'Ibn Saʿīd a écrit[56]: "... Fès est divisée en deux villes, l'une fondée par Idrīs Ibn ʿAbd Allāh, l'un des souverains idrissides au Maghrib, elle est connue pour être la rive des Andalous, l'autre fut fondée après elle et est connue pour être la rive des Kairouanais ...". Cependant, immédiatement après, ce même al-Qalqashandī cite al-Ḥimyarī pour dire que la rive des Andalous a été fondée en 192/808 et celle des Kairouanais en 193/809.[57] De surcroît, al-Qalqashandī prétend citer ce passage d'Ibn Saʿīd[58] à partir de son *Mughrib fī ḥulā l-Maghrib* alors qu'il ne s'y trouve pas le moins du monde, en tous cas dans les manuscrits disponibles aujourd'hui et qui sont réputés comme complets. Mais, le plus troublant est que dans un autre ouvrage d'Ibn Saʿīd, *Kitāb al-Badīʿ*, l'auteur affirme que la construction de Fès commença au mois de *rabīʿ al-awwal* 192/808 et fut terminée en *rabīʿ al-thānī* 193/809 ....[59]

Pourquoi, dès son arrivée, Idrīs I aurait-il tenu à bâtir une ville aussi proche de sa capitale, alors que cette dernière (Volubilis) devait être encore très spacieuse (le prétexte d'étroitesse de Volubilis n'est évoqué que sous Idrīs II, suite à la forte affluence que connait la ville)? De plus, pourquoi aucune monnaie n'est frappée à Fès sous Idrīs I et même, chose encore plus troublante, durant dix ans après sa mort (alors que des monnaies lui étant contemporaines existent à son nom pour des villes aussi éloignées de Volubilis que l'est Tudgha, aux portes du désert)? Cela ne voudrait-il pas tout simplement dire que Fès n'existait pas à cette époque? De plus, si Fès avait été fondée dès 172/788, une mosquée y aurait dû être indiscutablement construite (Idrīs I fait bâtir une mosquée à Tlemcen en 174/790[60] et une mosquée se trouve à Volubilis avant la *bayʿa* d'Idrīs II[61]) ... ceci alors que plusieurs sources affirment en chœur que les premières mosquées de la ville furent fondées par Idrīs II. D'ailleurs, que ce soit sous le règne d'Idrīs I ou durant les dix années qui suivent sa mort, aucune source ne mentionne un quelconque évènement ou personnage qui aurait été lié à Fès. Mieux, Fès elle-même n'est jamais évoquée. Une des sources les plus importantes et les plus anciennes sur Idrīs Ibn ʿAbd Allāh, Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī, qui écrit au tout début du IVᵉ/Xᵉ siècle, n'évoque tout simplement jamais Fès, comme si, logiquement, elle n'existait pas encore à l'époque d'Idrīs I.

[54] Un auteur oriental contemporain d'al-Rāzī comme Abū l-ʿAbbās Aḥmad Ibn Ibrāhīm al-Ḥasanī (m. 352/964), auteur du *Kitāb al-Maṣābīḥ*, parle aussi des Idrissides d'une façon fantaisiste. Il prétend par exemple qu'Idrīs I aurait régné 10 ans, Idrīs II 21 ans, et que le fils de ce dernier qui lui aurait succédé immédiatement s'appellerait Idrīs Ibn Idrīs Ibn Idrīs Ibn 'Abd-Allah ... Voir: Aḥmad Ibn Abī Sahl al-Rāzī, pp. 327–328.

[55] Herman Beck affirme que ces propos d'Ibn Saʿīd furent aussi cités par Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī dans ses *Masālik al-Abṣār*. Beck, p. 45.

[56] Ismāʿīl al-ʿArabī, p. 96.

[57] *Ibid.*

[58] al-Qalqashandī, *Ṣubḥ al-aʿshā fī ṣināʿat al-inshāʾ*, tomes I-IX (Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmiyya, s. d.), tome V, p. 148.

[59] Ismāʿīl al-ʿArabī, p. 96.

[60] Shihāb al-Dīn al-Nāṣirī, 127.

[61] *Histoire des souverains du Maghreb*, p. 29.

Arrivé à ce point, il faudrait essayer d'expliquer ces ténèbres historiographiques sur l'histoire de la fondation de Fès. La nouvelle perspective qui vient d'être présentée sur la possible fondation de Fès par Rāshid peut éclairer d'une toute autre lumière la question. La supposition voudrait qu'en admettant que Fès ait été fondée par Rāshid, aux alentours de 184–85/800–01, après sa mort, un à deux ans plus tard, le jeune Idrīs II et son entourage arabe, vivant dans un climat de suspicion de plus en plus dangereux à Volubilis (assassinat du "régent" Rāshid, *bayʿa* précipitée par son entourage, exécution du chef des Awarba . . .), ils aient décidé de se choisir une nouvelle capitale pas trop éloignée de l'ancienne (afin de garder une vigilance méfiante sur les versatiles Volubilitains). Leur choix idéal s'arrête évidemment sur la toute proche Madīnat Fās fondée par leur regretté "régent" Rāshid. Mais pour affirmer leur volonté de créer une nouvelle capitale, ils décident de s'installer sur la rive faisant immédiatement face à Madīnat Fās qu'ils décident d'appeler al-ʿĀliya (comme le témoignent les monnaies frappées à cette époque). Car, Ibn ʿIdhārī, par exemple, insiste bien sur le fait qu'Idrīs II a fondé sa ville dans la *ʿUdwat l-Qarawiyyīn* qui n'était que marécages à l'époque, sans souffler un traître mot sur la rive opposée.[62] Ceci expliquerait peut-être (en partie) l'histoire légendaire de l'ancienne *Sāf* qui doit être refondée par un illustre roi et devenir *Fās*.[63] Ibn Abi Zarʿ dit que sur les lieux de fondation de Fès se trouvait une ancienne ville détruite nommée *Madīnat Sāf* qui a été refondée par Idrīs II sous le nom de *Madīnat Fās*. Ceci alors que la plus ancienne monnaie de Fès (185/801) porte l'inscription de *Madīnat Fās* (qui n'a donc pas été fondée par Idrīs II) et que la plus ancienne monnaie de la rive gauche de Fès (fondée par Idrīs II) porte l'inscription d'al-ʿĀliya . . .. Le récit légendaire d'Ibn Abi Zarʿ contiendrait alors au moins un soupçon de vérité: sa *Madīnat Sāf* antique refondée en *Madînat Fās* par Idrīs II serait la *Madīnat Fās* de Rāshid refondée en al-ʿĀliya par Idrīs II. L'écho d'une fondation de Fès en deux temps par deux souverains successifs est parvenu jusqu'à Ḥasan al-Wazzān (Léon l'Africain, qui écrit au début du Xe/XVIe siècle). En effet, il est le premier historien à affirmer clairement et directement (sans être cité par personne, comme les al-Rāzī et Ibn Saʿd) que:

> . . . l'on construisit au bord de la rivière, à l'Est, une petite ville qui compta environ 3000 feux et qui fut, relativement à son importance, pourvue de tout le nécessaire. Idrīs (II) vint à mourir. L'un de ses fils bâtit à l'Ouest une autre ville, de petites dimensions, située elle aussi sur le cours de la rivière.[64]

Le texte est clair comme de l'eau de roche. Il faut juste y remplacer Idrīs II par Rāshid vu que Ḥasan al-Wazzān lui-même dit que Fès fut fondée en 185/801, et qu'à cette époque le futur Idrīs II n'avait au grand maximum que 10 ans.

Tout cela n'est bien entendu qu'une hypothèse, mais elle possède au moins le mérite d'être aussi (voire plus) crédible que toutes les autres hypothèses traditionnelles présentées par l'historiographie aussi bien orientale, que maghrébine, qu'occidentale.

[62] Ibn ʿIdhārī al-Murrākushī, *al-Bayān al-mughrib fī akhbār al-Andalus wa-l-Maghrib*, tomes I–II (Beyrouth: Dār al-thaqāfa, 1948), tome I, p. 211.
[63] Ibn Abi Zarʿ, p. 89.
[64] Léon l'Africain, p. 181.

Sur la fondation de la Qarawiyyīn

En raison du manque de sources, le contexte historique de la fondation de la Qarawiyyīn ne pourrait être présenté qu'en quelques lignes et encore la plupart de ces lignes seraient de trop. Car, en plus de l'inexistence de sources parlant de la Qarawiyyīn avant Ibn Abī Zarʿ (début VIIIe/XIVe siècle), la malchance (si ce n'est la malveillance) a voulu que les archives des *awqāf* (conservés à la Qarawiyyīn) brûlent en 723/1323. Au moment précis où l'histoire quasi mythique des premiers Idrissides, des fondations de Fès et de la Qarawiyyīn est en train d'être fixée par les Mérinides. Aujourd'hui, la fondation de la Qarawiyyīn est traditionnellement attribuée à Fāṭima al-Fihriyya, comme l'affirme sereinement l'auteur du *Rawḍ al-Qirṭās*. Cependant, en ayant à l'esprit toutes les critiques qui ont été portées contre Ibn Abī Zarʿ, et en sachant que le premier auteur à parler de Fāṭima al-Fihriyya est ce même Ibn Abī Zarʿ, il est possible de mieux émonder le mystère de cette personnalité.

Une fois ce genre de raisonnement en tête, certains détails commencent à paraître suspects. Tout d'abord, Fāṭima al-Fihriyya, qui est sensée avoir émigré de Qayrawān (Kairouan) vers Fès avec sa famille, porte (et c'est un heureux hasard) le nom du fondateur de la ville et du plus grand conquérant du Maghreb: ʿUqba Ibn Nāfiʿ al-Fihrī. Ne pas omettre non plus que son prénom est celui de la plus célèbre fille du Prophète: Fāṭima, et que son père s'appelait Muḥammad Ibn ʿAbd Allāh[65] (nom complet du Prophète) . . . qu'elle a comme surnom Umm al-Qāsim[66] (le Prophète se nommait Abū l-Qāsim), que la première lettre de son prénom et de son nom est la même que la première lettre de Fès, un *fāʾ* . . . . Tous ces détails semblent tirés par les cheveux, mais le suivant non. Ce détail est de taille. Fāṭima al-Fihriyya est présentée comme une "femme isolée" (son père est mort ainsi que son mari) qui a hérité toute sa fortune de ces derniers. Or, à l'époque du Prophète, une *muhājira* (qui a émigré avec les premiers musulmans persécutés à Médine) nommée également Fāṭima al-Fihriyya,[67] figure féminine proche du Prophète (il la conseillera notamment dans son mariage), sera celle qui rapportera les plus importants *aḥādīth* sur la situation financière de la femme isolée en islam, et plus particulièrement de la femme divorcée.[68] Il va sans dire que ce parallèle entre le personnage historique de la Fāṭima al-Fihriyya contemporaine du Prophète et le personnage légendaire de la Fāṭima al-Fihriyya dont Ibn Abī Zarʿ est le premier à parler (environ 500 ans après son existence prétendue) est troublant. Mais, il faut éviter de trancher sur le sujet aussi rapidement. Il vaut mieux continuer à disséquer les propos d'Ibn Abī Zarʿ pour vérifier s'il n'y a pas d'autres détails qui évoquent la curiosité voire la suspicion . . . .

Donc, celle qu'Ibn Abī Zarʿ présente comme être la fondatrice de la Qarawiyyīn possède les prénom et nom idéaux pour devenir l'icône féminine de l'histoire de Fès . . . .

[65] Un auteur très tardif comme Ibn al-Qāḍī (né à Fès en 960/1562 et décédé en 1025/1616) prétend en effet que son père s'appelait Muḥammad Ibn ʿAbd Allāh al-Fihrī, mais il ne fait que citer Ibn Abī Zarʿ. Voir: Évariste Lévi-Provençal, *Extraits des historiens arabes du Maroc* (Paris: Emile Larose, 1923), p. 22.
[66] Ibn Abi Zarʿ, p. 106.
[67] Plus précisément Fāṭima bint Qays al-Fihriyya.
[68] Shams al-Dīn al-Dhahabī, *Tahdhīb siyar aʿlām al-nubalāʾ*, tomes I-X (Muʾassasat al-Risāla, 1992), tome I, p. 165.

Lorsqu'Ibn Abī Zarʿ raconte la fondation de la Qarawiyyīn, il insiste beaucoup sur le souci extrême qu'aurait eu ce personnage de Fāṭima al-Fihriyya à construire la mosquée de la façon la plus réglementaire, juste, et honnête possible. Un désir qui n'est pas nouveau et qu'il est possible de faire remonter jusqu'à l'époque antéislamique où le grand-père du Prophète, ʿAbd al-Muṭṭalib, avait, déjà, voulu que l'argent nécessaire à la reconstruction de la Kaʿba soit "pur" et légitimement acquis.[69] Cependant, l'insistance méticuleuse d'Ibn Abī Zarʿ sur les détails minutieux de la construction est tellement longue qu'elle en devient étrange et par conséquent suspecte. Mais, dans la quantité de détails pointilleux qu'il cite pour démontrer que la construction de la mosquée se déroula en parfaite conformité avec toutes les règles de l'islam, il y en a un dont l'honnêteté ne semble pas immaculée. Ibn Abī Zarʿ prétend en effet que l'eau qu'utilisèrent les "maçons" pour construire la Qarawiyyīn fut tirée du propre sol de la mosquée (pour démontrer que les matériaux de construction ne vinrent d'aucune autre terre dont la propriété des ressources serait sujette à polémique), plus précisément du puits qu'aurait fait creuser Fāṭima au milieu de la cour. Ce puits, ajoute Ibn Abī Zarʿ, serait celui qui existe toujours au milieu de la cour à son époque (VIIIe/XIVe) et donc jusqu'à aujourd'hui . . . .[70] Cependant, la cour de l'époque d'Ibn Abī Zarʿ a été rajoutée par le Zénète Abū al-ʿAbbās Aḥmad Ibn Abī Bakr aux alentours de 345/956,[71] c'est-à-dire bien après la fondation de la Qarawiyyīn, la cour de la Qarawiyyīn primitive ayant été remplacée en travées par ce même gouverneur zénète. Le puits ne peut donc se trouver ni dans la cour dont parle Ibn Abī Zarʿ (vu qu'elle a été construite bien après la fondation de la mosquée), ni dans l'ancienne cour (vu qu'elle n'existe plus, transformée qu'elle a été en travées ordinaires pour la prière).

Un autre détail, encore plus important, doit être éclairci. Ibn Abī Zarʿ parle du règne d'Idrīs I, puis de celui d'Idrīs II, puis de celui de Muḥammad Ibn Idrīs II, puis de celui de ʿAlī Ibn Muḥammad Ibn Idrīs, puis de celui de Yaḥyā Ibn Idrīs II . . . et s'arrête brusquement pour narrer la fabuleuse histoire de Fāṭima al-Fihriyya . . . .[72] Pourquoi ? Il faut dire qu'à la mort de Yaḥyā Ibn Idrīs II, son fils Yaḥyā Ibn Yaḥyā va lui succéder en 245/859 (l'année précise de la fondation de la Qarawiyyīn par Fāṭima al-Fihriyya selon Ibn Abī Zarʿ) . . . . En cette même année, son règne ne durera que quelques mois (ou semaines ou jours?), Yaḥyā Ibn Yaḥyā (qui aurait passé son court règne dans la luxure et le stupre) abusera d'une Juive nommée Hanna dans un *ḥammām*, ce qui lui vaudra la colère de la population qui le poussera à fuir vers la rive des Andalous où il serait mort la nuit même de la honte dont il se serait couvert . . . . Sa femme, ʿĀtiqa, aurait eu le courage de rester dans la rive des Kairouanais d'où elle aurait rapidement "orchestré" la prise de la ville par sa famille (en écrivant à son père ʿAlī Ibn ʿUmar Ibn Idrīs).[73] Cette année 245/859 fut donc celle où une *femme* (Hanna) fut la principale actrice d'un épisode humiliant de l'histoire des Idrissides, et où une autre *femme* (ʿĀtiqa[74]) fut la

[69] al-Yaʿqūbī, *Tārīkh al-Yaʿqūbī*, tomes I-II (Beyrouth: Dār Ṣādir, s. d.), tome II, p. 19.
[70] Ibn Abi Zarʿ, p. 107.
[71] *Ibid.*, p. 110.
[72] *Ibid.*, pp. 105–106. Ibn Abī Zarʿ prétend que c'est sous le règne de Yaḥyā Ibn Muḥammad Ibn Idrīs que la Qarawiyyīn fut fondée, donc, en 244/858 ou, l'année où ce dernier mourut, en 245/859. Voir pp. 105 et 149.
[73] *Ibid.*, pp. 151–152.
[74] Noter au passage que ce serait le prénom de la mère d'Idrīs Ibn ʿAbd-Allāh. Voir: Zaghlūl ʿAbd al-Ḥamīd, p. 423.

principale actrice d'un épisode glorieux de cette même histoire. Cette même année où Ibn Abī Zarʿ arrête son récit de l'histoire idrisside pour y placer précisément une histoire merveilleuse dont l'actrice principale est une *femme*, Fāṭima al-Fihriyya .... Alors que pour tout le reste de l'histoire idrisside il n'y a pratiquement aucune figure féminine notable, pendant une seule et unique année trois femmes brillent d'une présence affichée. Il faut dire que les auteurs arabes mentionnent souvent des figures féminines au milieu des moments délicats de leurs récits. Il suffit de se rappeler de l'histoire de la fille du célèbre al-Muqawqis, gouverneur de l'Égypte lors de la conquête arabe. Ou encore l'histoire de la fille du gouverneur byzantin de l'Ifrīqiyya, Jurjīr, lors de cette même conquête. Sans oublier la fille du non moins célèbre comte Julien lors de la conquête de l'Andalus .... Mais, il faut avouer que Fāṭima al-Fihriyya tient un rôle relativement différent de toutes ses illustres sœurs de l'historiographie arabe. Car, ces dernières tiennent toutes des rôles passifs (elles sont soit violées, offertes en récompenses ou en train de jouer des rôles tout à fait classiques), alors que Fāṭima al-Fihriyya joue un rôle très actif, traditionnellement viril, vu qu'elle construit un monument religieux appelé à devenir célèbre dans l'histoire.

Ibn Abī Zarʿ raconte donc que la Qarawiyyīn a été fondée par une femme pieuse nommée Fāṭima al-Fihriyya,[75] et que le Masjid al-Andalus a été fondé par sa sœur Maryam al-Fihriyya grâce à l'héritage qu'elles reçurent. Alors que de tels monuments fondés par des femmes sont extrêmement rares dont l'histoire de l'Islam, Ibn Abī Zarʿ prétend que les deux plus prestigieux monuments de Fès ont été fondés par deux femmes, de plus deux sœurs. C'est une belle histoire. Mais cette belle histoire a été éventrée il y a de cela quelques décennies par la découverte, lors d'une restauration de la Qarawiyyīn, d'un chevron en bois couvert de gypse au dessus du *mihrâb* primitif et portant l'inscription de la fondation de la Qarawiyyīn.[76] Dans un ancien coufique (le même à s'y méprendre que celui employé dans l'inscription, datée de 206/821, du *ribāṭ* de Sousse, et que celui des alphabets de Kairouan parmi lesquels le relief apparaitrait en 248/862[77]), l'inscription proclame que la Qarawiyyīn a été fondée en 263/877 par Dāwūd Ibn Idrīs, dont un contemporain comme al-Yaʿqūbī affirme qu'il a effectivement "régné" à environ cette époque à Fès.[78] Ibn ʿIdhārī, quant à lui, affirme que Dāwūd fut nommé sur des Berbères Miknāsa, Huāra et Sadina dans les régions orientales de Fès par son neveu Yaḥyā Ibn Muḥammad Ibn Idrīs après la mort du père de ce dernier, c'est à dire après 221/836.[79] Ce même Dāwūd Ibn Idrīs qui devait être un des enfants les plus célèbres d'Idrīs II, vu que ce dernier était surnommé Abū Dāwūd (le père de Dāwūd).[80] Ceci alors qu'Ibn Abī Zarʿ avait érigé comme vérité absolue que la Qarawiyyīn avait été fondée par l'illustre inconnue Fāṭima

[75] *Histoire des souverains du Maghreb*, p. 67.
[76] Pour un rapport détaillé sur cette découverte: *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman*, tome II (Alger: Gouvernement général de l'Algérie, 1957), pp. 67–73. Ainsi que: ʿAbd al-Hādī al-Tāzī, *Jāmiʿ al-Qarawiyyīn al-masjid wa-l-jāmiʿa bi-madīnat Fās*, tomes I–II (Beyrouth: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1972), tome I, pp. 200–201.
[77] *Ibid.*, p. 69. Cependant, il faut reconnaitre que, comme le fait d'ailleurs Gaston Deverdun: "Dawûd sur l'unique monnaie (datant de 222/837) connue à son nom, porte la *kunya* d'al-Muntaçir billah qui n'est pas utilisée ici" (p. 69). Le titre d'imam peut aussi surprendre (p. 72).
[78] al-Yaʿqūbī, pp. 223–224.
[79] Ibn ʿIdhārī al-Murrākushī, p. 211.
[80] Ibn al-Abbār, p. 131.

al-Fihriyya en 245/859 (cette date qui se situe 100 ans exactement avant la fondation du minaret de la Qarawiyyīn, qui subsiste jusqu'à aujourd'hui, en 345/956[81] . . .). Qui croire alors, Ibn Abī Zarʿ, celui dont il vient d'être démontré que sa prétendue histoire de la fondation de Fès n'est qu'une idéalisation à but idéologique, ou l'authentique inscription coufique qui se trouvait au dessus du premier *miḥrāb* de la Qarawiyyīn? Cette dernière inscription a été découverte en effet au dessus de l'arcade qui devait surplomber le *miḥrāb* primitif de la toute première mosquée. Il était recouvert de gypse, ce qui achève de lui octroyer son sceau mérité d'authenticité, car les Almoravides s'étaient empressés de recouvrir de gypse toutes les belles arabesques et inscriptions dont ils craignaient que l'esthétique déplaise aux rigoristes Almohades, lesquels arrivaient alors à Fès et qui allaient directement prier dans la Qarawiyyīn.[82] De surcroît, la mosquée al-Zaytūna à Tunis, dont la fondation est contemporaine à celle de la Qarawiyyīn, 241–249/856–864, conserve une inscription de fondation de style coufique, similaire à celui figurant sur l'inscription de fondation de la Qarawiyyīn, sur la coupole précédant le *miḥrāb*, c'est-à-dire pratiquement le même endroit où a été trouvé celle de la Qarawiyyīn.[83]

Il ne faut pas oublier qu'aucun auteur avant Ibn Abī Zarʿ ne parle de cette formidable histoire de Fāṭima al-Fihriyya, ni Ibn ʿIdhārī ni al-ʿUdhrī (m. 478/1085), et encore moins al-Bakrī qui se plait à donner autant de détails sur Fès (d'ailleurs, il ne parle que de la mosquée de la rive des Andalous, et ne souffle pas un traître mot sur la Qarawiyyīn). Ibn ʿAbd al-Wāḥid al-Murrākushī, qui écrirait aux environs de 621/1223 (donc juste avant l'arrivée des Mérinides au pouvoir), parle longuement de Fès et de son éclat intellectuel, en s'enorgueillissant d'y avoir poursuivi toutes ses études dès l'âge de neuf ans, mais il ne fait à aucun moment la moindre allusion ni aux Idrissides ni à la Qarawiyyīn (sans bien entendu parler de Fāṭima al-Fihriyya).[84] Un auteur du VIe/XIIe siècle, comme l'anonyme du *Kitāb l-Istibṣār*, parle longuement de Fès et s'attarde durant plusieurs lignes sur ce qu'il appelle la *mosquée de la rive des Kairouanais*. Il évoque par exemple les ajouts almohades à la mosquée (deux fontaines et une porte), mais ne remonte aucunement plus loin, et ne la lie aucunement aux Idrissides. Il parle tout aussi indifféremment de la mosquée de la rive des Andalous.[85] Le caractère légendaire de ce personnage qu'est Fāṭima al-Fihriyya se révèle d'autant plus vrai qu'avec le temps, les générations lui attribueront de plus en plus de traits sacrés comme celui d'avoir affecté la *khuṭba* (prêche du vendredi) à la Qarawiyyīn rien que par sa seule autorité (alors que la *khuṭba* n'y sera transférée que quelques décennies après la fondation de la mosquée, sous les Zénètes).[86]

[81] Ibn Khaldūn, p. 18.
[82] Ibn Abi Zarʿ, p. 121. Ceci se serait passé précisément lors de la nuit du 14 au 15 rabīʿ al-thānī 540/4 au 5 septembre 1145 (ou bien la nuit du 11 au 12, ou encore celle du 13 au 14).
[83] Zaghlūl ʿAbd al-Ḥamīd, p. 102.
[84] Ibn ʿAbd al-Wāḥid al-Murrākushī, p. 257.
[85] *Kitāb al-Istibṣār fī ʿajāʾib al-amṣār*, ed. Saʿd Zaghlūl 'Abd al-Ḥamīd (Baghdad: Dār al-shuʾūn al-thaqāfiyya al-ʿāmma, 1986), pp. 180–181.
[86] En tous cas, c'est ce qu'affirme al-Tanasī au IXe/XVe siècle. Ce même al-Tanasī qui dit que la Qarawiyyīn fut fondée par une femme *qarawiyya* (campagnarde) . . . . Qarawiyyīn étant le pluriel de *qarawī* (campagnard), cela pourrait autrement expliquer l'étymologie de la mosquée, voire de la rive droite de Fès en entier, mais il faut aussi faire remarquer que *qarawī* peut également être synonyme de *qayrawānī*, c'est-à-dire habitant de Qayrawān (un anonyme du VIIIe/XIVe siècle dit aussi Fāṭima al-Qarawiyya). Voir: Ismāʿīl al-ʿArabī, p. 285.

C'est pourquoi, après la présentation de tous ces arguments, il paraît alors tout-à-fait légitime de douter de l'existence de ce personnage légendaire et peut-être totalement fictif qu'est Fāṭima al-Fihriyya.

Dans l'introduction de cet article, il était sous-entendu que tout le contexte historique qui a permis la réécriture de l'histoire idrisside était très important pour étudier cette même histoire. La conclusion de cet article voudrait confirmer cela en assurant qu'il est nécessaire de faire se confronter ce qu'il est possible de savoir sur l'histoire idrisside, et l'histoire de l'histoire idrisside. L'approche critique de la source principale sur l'histoire idrisside qu'est Ibn Abī Zarʿ permet donc de découvrir une nouvelle perspective sur cette dynastie. Une nouvelle perspective qui pourrait, selon les avis, soit éclairer soit rendre encore plus trouble ce qu'il était possible de savoir sur l'histoire idrisside originelle. Car, autant, auparavant, l'historiographie actuelle se débattait avec les figures des deux Idrīs par rapport à la fondation de Fès, autant, dorénavant, il faudra aussi compter avec la figure jusque là marginalisée de Rāshid. Car, Rāshid avait été présenté par l'historiographie médiévale comme un *Deus ex machina* qui intervenait à chaque moment crucial de l'histoire originelle des Idrissides, pour obstruer de bon sens les brèches béantes d'un discours incohérent. La seule certitude qui demeure tout de même est l'extrême méfiance avec laquelle il faut considérer les écrits d'Ibn Abī Zarʿ. Reinhart Dozy, le célèbre orientaliste néerlandais, disait déjà il y'a environ un siècle et demi: "... l'autorité d'Ibn Abi Zarʿ est bien faible, car pour l'époque dont il s'agit, il est sans contredit, l'auteur le plus mal informé que nous possédons".[87] Quant à l'historien espagnol Ambrosio Huici Miranda, il résume ainsi l'ouvrage d'Ibn Abī Zarʿ: "... un relato en que la verdad y la mentira estan tan sospechosamente entremezcladas".[88] Cependant, ce n'est pas pour autant qu'il faut considérer la nouvelle source sur l'histoire idrisside qu'est Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī à la manière d'un anti-Ibn Abī Zarʿ. Il faut garder à l'esprit qu'Aḥmad Ibn Sahl al-Rāzī reste un auteur chiite zaydite qui raconte l'histoire de personnalités chiites zaydites. Donc, que l'adoption d'un point de vue partisan par cet auteur ne doit pas être exclu, bien qu'il introduise le moindre petit paragraphe de son ouvrage par d'impressionnantes chaines de transmission à la manière d'un rapporteur de *aḥādīth*, afin de démontrer qu'il met beaucoup de soins dans le choix des ses informations. Mais, quoi qu'il en soit, une source du début du IVe/Xe siècle sur l'histoire des Idrissides, quelle que soit sa qualité, ne peut être marginalisée. Car, il s'agit d'une dynastie qui, du point de vue de l'historien, gît dans les profondeurs de l'histoire du Maroc, et, du point de vue du Marocain, jaillit des origines de l'histoire de ce même pays.

Finalement, malgré les nouvelles hypothèses évoquées dans cet article, il serait permis de comparer l'état de l'histoire des Idrissides à celui de leur première capitale que fut Volubilis, c'est-à-dire un champ de ruines vindicatif à l'égard du temps qui l'a pillé.

[87] Ibn Abi Zarʿ, p. 17.
[88] *Ibid.*, p. 20.